

lesoirimmo
Le long et tortueux parcours des permis

LE SOIR

ENQUÊTE

Benzema, celui qui voulait payer davantage d'impôts
P. 14 & 15



football leaks

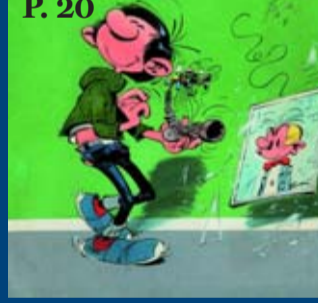
SÉRIE TV
Jude Law dans les habits d'un pontife tirailé
P. 35



EUROPA LEAGUE
Entre Anderlecht et Saint-Etienne, le match des équipes B
P. 27 À 29

CONSOMMATION
Les supermarchés robotisés ? Peu pour la Belgique
P. 26

EXPOSITION
Le roi de la gaffe entre à Beaubourg
P. 20



lesoir.be

Suivez en direct le match d'Europa League Anderlecht-Saint Etienne à partir de 19h



Oliver Stone au « Soir » : « J'espère que Trump sera meilleur que Bush »

Lors d'une rencontre dans les locaux du Soir en compagnie de l'écrivain italien Erri De Luca et de l'auteur espagnol Javier Cercas, le réalisateur américain Oliver Stone déplore que son « pays soit devenu encore plus impérialiste, plus militariste... Cette maladie est en train de contaminer l'Europe ». P. 24 & 25

Retards à la SNCB : le ministre frappe du poing sur la table

Le ministre fédéral de la Mobilité en a assez des retards de trains. François Bellot a tapé du poing sur la table en écrivant une lettre formelle aux administrateurs de la SNCB et d'Infrabel. Une démarche rare. Dans son courrier, le libéral appelle les deux entités à organiser des conseils d'administration et des comités de direction communs pour enfin régler le problème de ponctualité des trains belges. Le message est clair : entre les deux, ça ne roule pas assez bien. Et c'est le voyageur qui en fait les frais.

Il demande par ailleurs à ce que chaque ligne à problèmes dispose d'un manager particulier chargé de la ponctualité. ■

► P. 2 & 3 NOTRE DOSSIER

Numéros Inami : 41 % à des étrangers

En Communauté française, quatre numéros Inami sur dix ont été attribués à des médecins diplômés à l'étranger.

Depuis des mois, la saga des numéros Inami crée des crispations au sein des fédérations d'étudiants en médecine. Pour réguler l'installation de médecins en Belgique, des quotas sont imposés et régulés par le pouvoir fédéral.

Or, selon un rapport du SPF Santé publique, 41,1% de ces précieux sésames attribués en 2015 ont été donnés à des généralistes ou spécialistes venus de l'étranger. Ces 267 médecins sont principalement italiens,

français, néerlandais et espagnols, selon la députée Catherine Fonck. La cheffe de groupe CDH à la Chambre déplore « l'appel d'air » créé par le contingentement imposé aux étudiants belges.

Pourtant, ces praticiens ne viennent pas prélever des numéros dans le quota réservé aux étudiants en médecine. Ils s'y ajoutent.

Et, dans leur cas, le gouvernement fédéral ne peut pas imposer de limite. L'Union européenne interdit de poser une

56,1 %

En Communauté française, c'est la proportion de numéros Inami attribués en 2015 à des dentistes diplômés à l'étranger.

28,1 %

Pour toute la Belgique, c'est la proportion de numéros Inami attribués en 2015 à des médecins diplômés à l'étranger.

restriction numérique en vertu de la libre circulation des personnes.

Mais Catherine Fonck appelle à encadrer l'installation des étrangers par un test linguistique et de compétences, permettant d'être « exigeant sur la qualité des soins donnés ». De son côté, la ministre fédérale de la Santé, Maggie De Block (CD&V), indique au Soir plancher sur l'instauration d'un examen linguistique. ■

► P. 4 NOS INFORMATIONS

L'ÉDITO

Pascal Martin



LE PIZZAGATE ET LES NOUVEAUX MONSTRES

Le « pizzagate » pollue les réseaux sociaux. Le pizzagate, c'est un buzz énorme dans lequel se débat un restaurateur américain accusé d'avoir alimenté un réseau de pédophiles organisé par... Hillary Clinton. Le détournement d'un mail démocrate par des proches de Donald Trump a conduit à cette mystification planétaire mêlant politique, sexe et satanisme. Un cocktail explosif qu'une enquête policière, pourtant favorable au suspect, n'a pas réussi à

éteindre. Et ce qui devait arriver arriva : un « chevalier blanc » a fait irruption dans la pizzeria armée d'un fusil d'assaut pour y délivrer des enfants imaginaires. Il n'y a pas eu de blessés.

Ce qui frappe au-delà des faits, c'est la vitesse à laquelle le poison de la rumeur s'est instillé dans les têtes. Les supporters de Donald Trump qui ont échafaudé cette histoire « abracadabrantesque » l'ont fait migrer sur Twitter et Facebook afin qu'elle se répande comme un acide sur toute la planète numérique. Résultat : il existe aujourd'hui des dizaines de faux articles et de vidéos qui touillent dans cette vase malodorante.

Des histoires mensongères comme celle-là, le web en est plein. Elles contribuent à alimenter la part de délire qui parcourt toute collectivité. Elles nuisent à la compréhension du monde et de ses rouages. Elles font le lit du populisme. A cette différence que la recette du « pizzagate » a été inventée

au sommet du pouvoir. Donald Trump, qui a fait assaut de violence verbale tout au long de sa route vers la Maison-Blanche, est aussi l'homme le plus puissant

« Du désert moral qui s'étend naitront assurément des monstres »

de la planète. Son triomphe et sa nouvelle position confèrent à cette escroquerie la dimension d'une vérité d'évangile auprès d'un nombre incalculable de personnes.

Ce qui peut apparaître anecdotique contribue en réalité à saper les fondements de la relation de

confiance qui devrait lier la population à celles que l'on nomme les élites. Chaque fois qu'un politique, qu'un média ou qu'un parti arrange ou travestit la vérité, il participe à un processus de destruction mentale. Qui le sert peut-être (momentanément), mais qui aboutit à transformer la vie en société en un dialogue de sourds.

Un sentiment d'impuissance envahit ceux qui voudraient aujourd'hui éteindre cet incendie. Puisqu'il est question ici de pédophilie, on se rappellera à quel point reste vivace la théorie des réseaux qui naquit de l'affaire Dutroux. Vingt ans plus

tard, les réseaux dits « sociaux » démultiplient à l'infini la diffusion d'informations, vraies comme fausses. La question qui se pose ne peut être a priori celle de la censure, mais bien de la manière de donner le change à ces mensonges qui raclent aussi sûrement nos cerveaux que les filets maillants détruisent les fonds marins.

La solution ? L'éducation. Le dialogue. Le respect. Au cas contraire, du désert moral qui s'étend et des angoisses qui s'y tordent naitront assurément de nouveaux monstres. Qu'il nous faudra combattre. Cette lutte-là est loin d'être gagnée.



DÉTENTE	13
MARCHÉS	16
NÉCROLOGIE	30

22628780

Comparer les promos ?
Pas besoin.

Regardez vite en p. 3

colruyt meilleurs prix

22582910

SPAR

Les fêtes commencent chez Spar

Trouvez votre Spar sur lesfetescommencentchezspar.be. COLRUYTGROUP

les invités de la rédaction

Oliver Stone : « Ils nous mentent »

Oliver Stone, Erri De Luca et Javier Cercas étaient les invités de la rédaction dans le cadre du 10^e Prix du livre européen décerné mercredi soir au Parlement européen.

ENTRETIEN

Qu'est-ce qui réunit autour d'une même table le réalisateur américain Oliver Stone, l'écrivain italien Erri De Luca et l'auteur espagnol Javier Cercas ? Le Prix du livre européen dont Oliver Stone est le président exceptionnel pour cette dixième édition.

On parle beaucoup d'Europe aujourd'hui, pourquoi ?

Erri De Luca : Pour moi, l'Europe est un voyage. Il a commencé en 1993 et a transformé le continent le plus fragmenté et belliqueux dans un acte politique. C'est l'acte politique majeur de la seconde moitié du XX^e siècle. Je me sens voyageur de cette Europe.

Javier Cercas : Je suis un européeniste extrême aussi, dans le sens où l'Europe unie est en ce moment la seule utopie raisonnable que nous ayons inventée. Nous avons inventé beaucoup d'utopies atroces, des paradis théoriques de véritables enfers. Le philosophe français Michel Serres a dit que la période qui a suivi la guerre 40-45 était la plus longue période de paix et de prospérité depuis la guerre de Troie. Pour moi, l'Europe est une utopie raisonnable parce que cette guerre de mille ans est terminée. Après le Brexit, après l'élection de ce sinistre démagogue qu'est M. Trump, l'Europe unie est le grand espoir de la démocratie.

Oliver Stone : Je suis un fils d'Europe, ma mère était française et mon père était un soldat américain pendant la Seconde Guerre mondiale. Je suis né en 1946 d'un mariage entre l'Europe et l'Amérique. Je reviens souvent en France et j'y ai beaucoup de proches, dont mes grands-parents que j'adore. Je vois une Europe - et spécialement la France - qui était fort différente de ce qu'elle est aujourd'hui. Cela reste un pays très civilisé et j'aime beaucoup les différences qui existent entre pays européens. Je n'aime pas trop les ressemblances parce qu'elles sont plutôt intéressantes pour les affaires et ce n'est pas ça qui les rend charmantes. Je préfère la vieille Europe des années 50 et 60, parce qu'on y sentait l'indépendance et les particularités. Et notamment quand Charles De Gaulle ne s'est pas rallié à ses maîtres américains. Ce qui me dérange beaucoup, ce sont les gesticulations de l'Otan et le fait que mon pays soit devenu encore plus impérialiste, plus militariste et plus extrémiste qu'avant. Cette maladie est en train de contaminer l'Europe. Et je ne vois pas les Européens s'en alarmer suffisamment. Certaines personnes oui, mais pas assez. C'est une vieille maladie qui revient, une maladie belliqueuse. Je crains que l'Europe soit trop timide dans ses réactions contre les agissements américains.

Que pensez-vous de l'élection de Donald Trump ?

Erri De Luca : C'est une maladie, parce que des changements commencent à se produire dans le public qui ne regarde plus les fondamentaux de la société : l'économie, l'emploi, etc. En Amérique, les années Obama ont été les plus florissantes. Il est parti d'une économie en crise et a su la redresser en créant des millions d'emplois. Il n'y a plus de relation entre la réalité et les véritables nécessités. C'est une maladie qui peut exploiter des sentiments comme l'aversion, la haine, la peur... Et il y a des sorciers qui jouent là-dessus, qui excitent ces sentiments. C'était le cas pour le Brexit.

Javier Cercas : Je ne peux toujours pas croire qu'il sera le nouveau président des Etats-Unis. Tous mes amis disaient que c'était impossible, comme avec le Brexit. Et puis voilà, c'est ce qui s'est passé. Hormis l'homme en tant que tel, ce qui me gêne terriblement, ce sont les mensonges. Pour nous, ce sont des énormes mensonges qui ont été diffusés durant la campagne. M. Trump et ceux qui ont défendu le Brexit sont des élèves d'Adolf Hitler. Il disait qu'un petit mensonge ne signifiait pas grand-chose mais qu'un grand mensonge c'était un bon mensonge. On a vu le futur président des

« Quand on dit que les arrivées de migrants sont des vagues, je dis que c'est faux »

Erri De Luca

Il est né à Naples le 20 mai 1950. Dès 1968, engagement à gauche, devient un des dirigeants de Lotta Continua, entre en 1978 chez Fiat, y participe à toutes les luttes ouvrières. Humanitaire en Afrique, en Bosnie. Accusé et acquitté d'incitation au sabotage contre la ligne de chemin de fer rapide Lyon-Turin. Dès 1989, il écrit. « Un nuage comme tapis », « Montedidio », « Le poids du papillon », « Le tort du soldat »...

Etats-Unis sortir d'énormes mensonges. Le « New York Times » et les journalistes sérieux l'ont démontré. Même chose pour le Brexit. Après l'élection, beaucoup ont reconnu que c'était un grand mensonge. Et après, on fait quoi ? Il ne se passe rien ! Je suis d'accord avec M. Stone pour dire que la diversité européenne est magnifique, mais c'est justement ça le défi de l'Europe : réussir la combinaison entre la diversité culturelle et l'unité politique. Cela devrait être la véritable force de l'Europe.

Donald Trump est un menteur ou il est plus dangereux que ça ?

Oliver Stone : Moi aussi, j'ai été choqué par son élection. J'ai dit à plusieurs journalistes : « I eat my shirt. » Mais je ne l'ai toujours pas fait. Je pense qu'il est un nouvel exemple extrême de la continuation d'une bande de menteurs. Il y a en a déjà eu beaucoup d'autres, Obama en était un sur pas mal de choses, George W. Bush aussi, un des pires présidents que l'Amérique ait jamais connus. J'espère que Trump sera meilleur que Bush.

« Je crains que l'Europe soit timide dans ses réactions contre les agissements américains »

Oliver Stone

Il est né en 1946, d'un père financier à Wall Street et d'une mère française. Engagé au Vietnam en 1967, blessé et décoré, il décroche l'année suivante un diplôme de cinéma de l'Université de New York, où il est l'élève de Martin Scorsese. Dans les années 70, il signe quelques scénarios fameux, dont celui de « Midnight Express » (Parker, 1978), qui lui vaut l'Oscar, avant de se lancer dans la mise en scène. « Platoon » (1985) et « Né un 4 juillet » (1990), inspirés de son expérience au front, lui valent chacun un Oscar, du meilleur réalisateur cette fois. De « Wall Street » (1987) à « W, l'improbable président » (2008), en passant par « JFK » (1991), « Tueurs nés » (1994) ou « Nixon » (1995), Stone est devenu le critique, sinon le contempteur, de l'Amérique contemporaine.

En Europe, vous n'avez pas beaucoup le choix, vous devez bien accepter le président américain qui a été élu. Trump est erratique, mais il ne faut pas oublier qu'il sera contrôlé par le système de gouvernance américain. Les pouvoirs du président sont limités. Ce gouvernement choisira les grandes orientations de la politique américaine, c'est-à-dire de garder l'Europe unifiée, de garder l'Otan, de continuer à aller vers l'est et donc fondamentalement de mettre la pression pour faire la guerre à la Russie. Ce qui est très dangereux. Tant que l'Otan existe, il y aura un grand problème et ce problème va se poser. Parce que vous ne pouvez pas faire ça à la Russie. Trump a dit certaines choses plutôt amicales à propos de la Russie, et ce sont sans doute ses déclarations qui avaient le plus de sens. Mais que va-t-il pouvoir faire dans ce courant créé par Bush et Obama ? Clinton voulait développer l'Otan. Treize pays ont rejoint l'organisation, tous à l'est de l'Europe.

La différence entre la réalité et le men-



© BRUNO DALIMONTE

Erri De Luca « Les mots font vivre et font mourir »

Erri De Luca reste d'une simplicité, d'une affabilité, d'une pertinence incroyables. Les mots, pour lui, ont une signification particulière. Ce sont les moteurs de la vie, de l'histoire, du monde. C'est pour cela qu'il lit la Bible régulièrement. Parce que c'est le livre de la parole créatrice.

« Cette divinité décide de se manifester avec l'outil sensible de la parole. "Il le dit." Le verbe "dire" est le verbe le plus associé à la divinité dans tout l'Ancien Testament. Il dit, continuellement. Et ce "dire" a la force et l'énergie de faire advenir les

choses. Quand il dit : "Que la lumière soit", il le dit. S'il ne le dit pas, il n'y a pas de lumière. Cette voix fait advenir les choses et elle est aussi responsable des choses. Pour moi, c'est le plus haut résultat obtenu par cet outil qu'est la parole, créatrice là, au maximum de ses possibilités. Le mot est le fait accompli. Les mots font vivre et font mourir. »

Après le Prix Femina, le Prix Jean Monnet de littérature européenne, voilà le Prix du livre européen, catégorie essai. Mais l'écrivain poète italien n'est pas blasé : il apprécie. « Bien entendu. Un prix reçu au Parlement

européen, ça m'émeut et ça m'honore. Je suis un "européiste" extrême : je crois que l'Europe doit encore marcher plus vite vers son unification, vers une fédération. Comme essayiste par contre, je crois que je suis nul. On a défini mon livre comme récit-essai, on a un peu mélangé. Non, je ne me prends pas pour un essayiste, mais parfois, je donne mes impressions sur l'actualité, je suis plutôt un impressionniste de l'actu. »

Le plus et le moins livre, en courtes histoires formidables, l'expérience personnelle de De Luca, à travers l'enfance, le tra-

vail, la Bible, Dylan, les femmes, Naples, l'escalade, les Lotta Continua de son père, les contes de sa grand-mère, Ischia. Mais il va bien au-delà. Ce livre a une portée universelle. Il donne des leçons de vie. « Des leçons, c'est en dehors de ma portée. Je suis un conteur, je raconte des histoires et celles que je connais le mieux sont celles que j'ai vécues. Ça m'est plus facile. D'ailleurs, je suis un écrivain facile avec moi-même. Je ne suis pas un écrivain qui transpire en écrivant. L'écriture est un soulagement pour moi. Pas un travail : je ne peux même pas employer le verbe tra-

vailer pour ce que je fais. L'écriture, c'est mon temps sauvé plutôt que mon temps occupé. C'est une petite villégiature avec moi-même. »

Dans *Le plus et le moins*, il y a des phrases incroyables sur les livres et les bibliothèques. Mais il n'y a pas que les livres. « Pour mon éducation sentimentale, il faut compter les voix, les voix des femmes de Naples. Mon système nerveux et sentimental s'est produit en napolitain, à travers les voix des femmes. Ecouter a fait participer les autres sens de l'information. L'écoute était comme la racine et le tronc d'un arbre

dont la vue, l'odorat, le toucher sont les branches. Même aujourd'hui, quand j'écris, mes phrases sont courtes comme le souffle qui doit le dire. Les mots viennent à moi comme une voix. » Les mots, une fois de plus... ■

JEAN-CLAUDE VANTROYEN



ERRI DE LUCA
Le plus et le moins
Gallimard
208 p., 14,50 euros
ebook 10,99 euros

nt et n'ont jamais été inquiétés »

songe, c'est l'idée qui traverse vos œuvres. On a beaucoup parlé de « Fake News » durant les élections américaines. Votre sentiment ?

Erri De Luca : *Le mensonge est une invention qui doit offrir une suggestion. On veut être suggéré par l'orateur, ce n'est pas la question de le croire ou non. C'est son pouvoir de suggestion qui compte. Celui de Trump était très grand. Mais le fait est qu'il ne s'agit pas d'une colère mais d'une épidémie froide. C'est pour ça qu'il est plus durable, parce qu'il abaisse la température. La rage passe, ce sont des pics de fièvre. Ici, nous sommes confrontés à une épidémie nouvelle et bien enracinée.*

Qui peut révéler le mensonge et démasquer les menteurs ? Les journalistes ? Les écrivains ? Les réalisateurs ?

Erri De Luca : *Je dirais plutôt qu'il s'agit de démêler les mots exacts, les plus précis possibles. Quand on dit que les arrivées de migrants sont des vagues, je dis que c'est faux. Il est évident que la terre ferme doit poser des barrages contre les vagues*

pour ne pas être envahi. Mais un flux ce n'est pas la même chose. Il faut utiliser les mots justes.

Javier Cercas : *C'est à nous de le faire. Je me souviens d'une phrase d'une écrivaine très démodée : Simone de Beauvoir. Elle disait : "Nommer c'est démasquer et démasquer c'est changer". Dire la réalité, c'est la démasquer. C'est-à-dire démasquer la fausse réalité qui nous cache la vraie réalité. Dans ce sens, la littérature et le cinéma démasquent les fausses réalités ; chacune à leur façon. Le roman sans fiction cherche la réalité, la vérité historique, de fait. La fiction le fait d'une autre façon. Elle cherche une vérité différente.*

Oliver Stone : *Nous essayons d'être précis, d'atteindre la vérité. Et on est toujours contestés par les journalistes qui n'aiment pas toujours ce que je fais. C'est parfois très dur. Parler de cette idée de Fake News me fait sourire, parce que c'est un autre problème qui a été relevé par les gens de Washington, le New York Times et le Washington Post : nous devons être les pourvoyeurs d'informa-*

tions, nous sommes les gardiens des informations. C'est à nous de vous dire ce qui est faux et ce qui ne l'est pas. Il n'y aura pas de censure. Il y aura des alarmes, etc. Mais c'est de la connerie. En Amérique, nous sommes confrontés aux fausses informations depuis un siècle. En 1898, l'Espagne et les Etats-Unis sont entrés en guerre parce que le Maine, un navire américain, avait explosé dans le port de La Havane. On nous dit que c'était un coup des catholiques espagnols. Ce qui n'a jamais été prouvé. Il a fallu plus de 70 ans pour savoir que c'est une chaudière qui avait surchauffé et avait explosé. Mais la guerre a commencé là-dessus. On a fait de même pour la guerre au Vietnam, en Irak. C'est toujours la même tactique.

Qui sont les gardiens de l'information alors ?

Oliver Stone : *Ce sont ces gens qui nous mentent, qui ne se sont jamais excusés et n'ont jamais été virés. Ceux qui ont poussé à déclarer la guerre à l'Irak en 2002 sont toujours là. C'est un véritable outrage. Ils sont toujours en place au Washington Post. Et maintenant ce sont eux qui disent que les Russes sont tellement agressifs. C'est pour cela qu'il faut des journalistes d'investigation, il n'y en a pas assez. Il faut aller en Russie et en Ukraine pour comprendre la situation qui est hors de contrôle et est constamment enflammée par ces gardiens de l'establishment aux Etats-Unis et ne lisent pas des journaux comme Le Monde ou Le Soir. J'ai discuté avec ces gens et je vois comment ils diffusent cette désinformation. Ils ne viennent pas avec des histoires vraies. En réalisant le film sur Snowden, j'ai vu qu'on perdait le sens*

« Trump et ceux qui ont défendu le Brexit sont des élèves d'Adolf Hitler »

Javier Cercas

Javier Cercas Mena (54 ans) est un écrivain et traducteur espagnol. Il est également chroniqueur au journal « El País ». C'est un des grands écrivains espagnols du moment, connu notamment pour « Les Soldats de Salamine » (2001). À quinze ans, il découvre Jorge Luis Borges qui va durablement marquer son œuvre. En 1985, il est diplômé en philologie espagnole à l'Université de Barcelone où il obtient un doctorat.

des réalités. Ce qui a commencé aux Etats-Unis est en train de se propager au monde entier. Heureusement, il y en a qui résistent à l'Amérique. Je pense entre autres à l'Irak, la Chine, la Russie. Ils doivent résister aux idées qui viennent de Washington.

Ce qui vous relie tous les trois aujourd'hui, c'est que vous dites « non » à travers vos personnages. Des héros des temps modernes ?

Erri De Luca : *Les Sioux qui ont résisté aux grandes compagnies pétrolières dans le Dakota. Ils ont dit « non » par une action concrète, collective et intranquillante.*

Javier Cercas : *C'est l'homme révolté de Camus, un homme qui dit « non ». Le héros, c'est celui qui dit « non » quand tous les autres disent « oui ». Snowden est l'exemple parfait, c'est un insoumis.*

Et des gens comme Podemos en Espagne ?

Javier Cercas : *Il y a des gens qui disent « non » un peu partout et tous ne sont pas aussi connus que Snowden, heureusement pour eux.*

Oliver Stone : *Snowden est un héros moderne, sans oublier Julian Assange qui est un gars très sérieux. Depuis 2006, il a révélé plein d'histoires dont pas une seule ne s'est révélée fausse... Ce qui embarrasse évidemment tous les gouvernements d'une façon ou d'une autre. Il y a énormément d'informations dans les WikiLeaks et beaucoup n'ont pas encore été diffusées. Ils méritent un prix Nobel. Il ne faut pas oublier Chelsea Manning qui est en prison pour 35 ans. C'est aussi un héros... Pour en revenir au Brexit, je pense que c'est plutôt une bonne chose parce que les Britanniques n'appartiennent pas à l'Europe. Ils ont un autre objectif stratégique, c'est d'être les chiens des Américains.*

Votre message aux jeunes journalistes ?

Oliver Stone : *Investiguez ! C'est crucial. Beaucoup de journalistes passent leur temps à faire des choses qui ne sont pas essentielles. Le plus important, c'est de décrypter ce qui se passe vraiment derrière les écrans. Et pour cela, il faut investiguer et ne pas se contenter que d'informations américaines. Il faut lire les médias russes pour savoir ce qu'il s'y passe. Il faut lire ce qui se dit sur internet, tout n'y est pas faux contrairement à ce que disent certains.*

Erri De Luca : *En Italie, le journaliste est devenu dépendant d'une entreprise et doit sa fidélité au conseil d'administration. Et il est très fidèle, trop, mais pas assez à l'information. Les journalistes doivent être les serveurs des gens qui achètent le journal et pas de celui qui paie leurs salaires.*

Javier Cercas : *Je crois à la vérité et je suis peut-être démodé pour cette raison. Tout le monde ne croit pas à la vérité. Comme le dit l'Evangile : « La vérité vous fera libre. » Moi, j'y crois. Comprendre, c'est nous donner des armes pour combattre le mal. ■*

Propos recueillis par
CHRISTOPHE BERTI
BÉATRICE DELVAUX
PHILIPPE DE BOECK

INSPIRÉ PAR JACQUES DELORS



Pour sa dixième édition, le Prix du livre européen s'est offert un président peu banal. Le cinéaste Oliver Stone, américain aux racines européennes, s'inscrit dans une lignée prestigieuse depuis une décennie. L'écrivain de polars suédois Henning Mankell avait ouvert le feu en 2007, comme premier président de ce Prix qui voyait le jour à l'instigation de Jacques Delors. L'idée : aider à la propagation d'idées européennes, à l'extension du paysage culturel européen, en sacrant chaque année un roman et un essai écrits par un Européen et déjà traduits dans deux langues de l'Union.

Jorge Semprun, Enzo Mauro, Volker Schlöndorff, Julian Barnes, Costa-Gavras, Bernard-Henri Lévy, Radu Mihaileanu, Erri De Luca : ces présidents ne se sont pas contentés de lire ces livres, ils ont prononcé des discours forts devant ce Parlement européen qui accueille chaque année la remise des récompenses. Les lauréats ? On se souvient notamment de Tony Judt, déjà malade, intervenant par vidéo pour remercier le jury, ou de la venue du duo Saviano-Oksanen.

Rappelons que la présélection est faite par un jury de personnalités européennes présidé au départ par Jacques Delors, et aujourd'hui par Pascal Lamy. La sélection finale est opérée par un jury de journalistes européens. Le Soir est partie prenante depuis le départ de cette formidable aventure qui vous donne à découvrir cette année, avec Erri De Luca et Javier Cercas, un fabuleux duo d'écrivains pour un palmarès anniversaire.

LE SOIR

Retrouvez l'intégralité des discours prononcés par les deux lauréats lors de la remise des prix, hier, au Parlement européen.

Propos recueillis par
B.Dx.

Javier Cercas « La littérature change la perception du monde »

ENTRETIEN

Javier Cercas est un des grands écrivains espagnols du moment, connu notamment pour *Les Soldats de Salamine* et sacré mercredi Prix du roman européen pour *L'Imposteur*. Ce livre enquête sur l'histoire d'Enric Marco, longtemps héros iconique rescapé des camps de concentration, dont l'Espagne a découvert, médusée, le tissu de mensonges. L'écrivain avait pourtant été mis en garde : « N'écris pas sur Marco, car comprendre, c'est pardonner ou justifier » : « C'est faux. De la même façon qu'on doit comprendre En-

ric Marco, on doit comprendre Richard III qui était fou, ou les terroristes. Comprendre, c'est donner le moyen pour combattre le mal. Ce qu'a dit Manuel Valls après les attentats de Paris était une énorme erreur. Quand l'affaire a éclaté en Espagne, cela a été un choc énorme. Mais à travers mon livre, j'ai découvert que l'imposture devient une sorte de condition existentielle pour tous. Enric Marco est une hyperbole monstrueuse et atroce de ce que nous sommes. »

Avons-nous besoin de nous mentir pour supporter ce que

nous sommes ?

Oui, et aussi pour montrer aux autres une image de nous. Enric Marco a menti parce qu'il voulait être aimé, admiré. On a voulu faire de lui un monstre. Or c'est un homme d'une grande normalité, un miroir de ce que nous sommes nous, les Espagnols, de ce que nous avons été pendant un siècle, mais aussi de ce que nous sommes nous, les hommes et les femmes. Tout le monde voulait entendre l'histoire qu'il racontait et qui n'était pas la vérité sur les camps nazis, l'antifranquisme etc., mais une vision édulcorée, « digérable »,

aimable, dans laquelle nous étions des héros et les autres des salauds. C'était une vision falsifiée de l'histoire. On n'aime pas la vérité quand il y a des choses dures dans notre passé collectif, on aime le mensonge.

A quoi sert l'écrivain ?

Le romancier est le contraire du politicien : il montre que la réalité est plus complexe que ce qu'on croit. L'invention géniale de Cervantes, c'est que Don Quichotte est un homme fou à lier mais en même temps sage et lucide, un personnage ridicule mais aussi héroïque, noble et tragique. L'ironie

est au centre du roman qui montre qu'il y a des vérités contradictoires et équivoques. La peinture et la littérature ne peuvent pas changer le monde d'un jour à l'autre, mais sans l'ironie de Cervantes, le monde serait aujourd'hui affreux. Cervantes a créé une authentique arme de destruction massive contre la vision dogmatique. Sans l'ironie de Cervantes et la création du roman, il n'y aurait pas de société démocratique, de modernité ou cette Europe qui est beaucoup mieux que celle du XVII^e siècle. La littérature change le monde parce qu'elle

change la perception du monde, lecteur après lecteur. C'est lent, mais c'est profond. Lisez Don Quichotte cet été, ce sera une expérience énorme, jouissive, intelligente. Ce livre est miraculeux ! ■



JAVIER CERCAS
L'imposteur
Actes Sud
448 pages,
17,99 euros